

En 1865, le Canada se trouvait dans une situation pleine de péril. Les partis politiques oubliaient dans leurs luttes, les intérêts du pays, les Etats-Unis fermaient l'entrée à la production agricole; il fallut chercher un autre marché; la rupture du traité amena en partie la confédération de toutes les provinces, les sujets anglais répandus d'un océan à l'autre sentirent que seule l'union de leurs intérêts pouvait les sauvegarder. C'est à l'échange des produits entre les provinces que la prospérité actuelle est en partie attribuable. Les terres fatiguées de la production incessante du blé furent dévouées à d'autres produits. La rotation des cultures fut introduite et bientôt le bien-être reparut. En 1865, l'exportation du fromage n'était que de \$76,321, en 1872 elle fut de \$1,830,290. Le beurre de \$1,329,045 passa à \$3,442,725. L'industrie délaissée jusqu'alors attire l'attention; des usines s'élevèrent, faibles à leur début, elles ont grandi peu à peu et n'ont besoin que d'être protégées quelques années encore pour être vraiment prospères et doter le pays de richesses nouvelles.

En dépit de cette abrogation du traité, non seulement le Canada pendant les 7 dernières années a augmenté son commerce avec l'Angleterre de 102 pour cent, mais les rapports avec les Etats-Unis se sont accrus dans la proportion de 27 pour cent au dessus de ce qu'ils étaient sous l'empire de la réciprocité. Dans la dernière année du traité, le commerce général du Canada Uni était de \$87,101,620. En 1872, il était de \$153,990,704. Ces chiffres en disent assez.

Resumons les détails si arides des deux termes que nous devons comparer :

Dans le traité de 1855, les parties contractantes sont : d'un côté, une nation qui éprouve la fièvre d'activité, que la spéculation mène à la ruine et qui divisée en deux camps, se plonge dans une guerre où tout autre nation qu'elle se fut abîmée.

De l'autre, une nation jeune, qui ignore encore elle-même ses forces de production et qui grandit par le développement naturel des lois économiques en dehors des stipulations du contrat qu'elle a signé.

Retrouvons nous les mêmes conditions dans les mêmes parties qui signeraient un nouveau traité en 1874 ?

Nous avons montré les Etats Unis redevenus maîtres d'eux mêmes, fortifiés d'industries nouvelles, enrichis de nouveaux produits, marchant de pair avec les nations industrielles les plus avancées et n'ayant qu'un souci, trouver de nouveaux débouchés vers la mer pour leur trop plein de production. Nous avons montré le Canada, s'étendant d'un océan à l'autre, fortifié par l'union, accroissant son commerce et forçant les Etats-Unis à absorber plus de ses produits, sous un tarif protecteur, qu'ils ne le faisaient lorsque l'entrée en était libre.

Evidemment, les conditions relatives des deux pays se sont modifiées. Donc, l'argument en faveur d'un nouveau traité, tiré des conséquences du traité de 1855 est faux. Donc invoquer, comme précédent, le résultat du traité de 1855 est illogique, car les conditions sous lesquelles ce résultat s'est produit n'existent plus.

La vraie conclusion logique des faits et des chiffres que nous avons cités serait que la prospérité et l'agrandissement du commerce général du Canada fut la conséquence naturelle du développement de sa richesse, développement indépendant de tout traité de réciprocité et qui a sa source dans l'énergie et l'activité de son peuple.

LOUIS RICHER.

### INSANITES

Depuis un an je ne fumais plus, je n'écrivais presque plus et je ne risais plus. Et me voilà, aujourd'hui, 10 août, installé, la cigare entre les dents et la plume d'oie à la main.

Pourquoi une plume d'oie? Parce que j'aime à m'entourer de symboles et qu'écrivant des sottises, une plume d'oie m'impose à ce point qu'en me relisant, je trouve ma prose si *oi* cuse que je me crois, à mon tour, un défenseur du Capitole.

Laissons-là l'histoire romaine et passons au nouveau député de Napierville.

Cela ne veut pas dire que M. Coupal n'ait pas son prix. Oh! non. Bien loin de moi l'idée que M. Coupal ne soit pas l'homme de la situation. Peut-être sauvera-t-il le ministère par un cri d'alarme, si les *gulois* de l'opposition cherchent jamais à escalader le pouvoir.

Quelques libéraux n'ont pas compris l'utilité de monsieur Coupal, qui vient d'être élu non sans s'être fait *gouailler* (Croyer) par plusieurs de ses anciens amis.

Pardonnez, lecteurs, de ce calembourg que je viens de commettre. Mais j'ai devant les yeux les ineffables *calembouriques* qui ont été imprimées ces jours derniers à propos d'un parapluie qui *échappe l'eau*, d'un homme qui aime à *danser au son*, etc., etc. Le mauvais exemple est funeste, vous le savez.

Funeste! oui.— A tel point qu'un de mes amis, un homme sérieux, très-sérieux, excessivement sérieux, s'est laissé entraîner par cette fureur de *calembouriser* qu'il exhibait certains journaux et qu'il a lancé, mon ami, (un homme paisible pourtant) le calembourg que voici : *Oui! mettez arche en beau décor à la porte!* Depuis ce temps mon ami ne rit plus, il est sombre, nébuleux comme la mer du nord.

Et la fièvre de ces calembourgs, où a-t-elle pris son origine ?

Dans l'affaire des *Tanneries*. En voici une origine, me direz-vous !

Eh bien! oui, mes amis, c'est comme ça. Fatigués de parler de la culpabilité de celui-ci, de celui-là, et comprenant que le public devenait *tanné* de tout ce fatras, et que non-seulement les ministres, mais l'opinion publique même sortiraient de la cuve inquisitoriale, couleur de *tan*, les journaux ont voulu remettre les lecteurs de *cole en bourg*, et pour cela ils nous assomment depuis une semaine avec des calembourgs qui ne sont propres qu'à *caler* ceux qui s'y *embourrent*.

Moi je me contente de dire que les ministres de Québec sont assurément des *libres échangeistes*.

Quelques fragments d'un *confiteur* entendu par un missionnaire, de la bouche d'un vieux Canadien en Floride. Ce bon vieillard avait oublié ses prières latines comme on le voit : "Confiar deo la mire patentée, Tès mariée Virginie à Béati, ma chère Arcange, de l'eau, au jeune Batiste, Père Pélot armibus, etc., etc., etc. Quia peccavi, barbotte a opéré: Racule pas, Racule pas, Racule macule pas, etc., et sur ce ton jusqu'à la fin.

Entre deux époux.

—J'ai besoin d'une robe, je n'ai plus que des loques.

—Les temps sont durs, ma chère, je puis à peine me tenir le nez au-dessus de l'eau.

—Ce n'est pas difficile de le tenir au-dessus de l'eau, mais le grand trouble pour toi, c'est que tu le tiens trop au dessus du whisky.

Un banqueroutier américain rencontre un ami, et l'ami de dire :

—Je suis peiné d'apprendre ton infortune, crois bien que ta famille a toutes mes sympathies.

—Oh! ne t'inquiète pas pour ma famille, j'ai pourvu à ses besoins, et conserve tes sympathies pour celles de mes créanciers.

*Ces femmes!*—Une jeune presbytérienne donne une commande pour un chapeau à sa modiste : Vous ne le garnirez pas trop, mais faites-le joli, car j'ai un siège très-élevé dans l'église.

Entre deux amoureux :

*Lui* : Je te cacherais dans mon cœur, je te protégerai contre les vents et les orages de ce monde !

*Elle* : Un parapluie fera aussi bien !!

COURTE-HEUSE.

### DEUX MILLE DEUX CENTES LIEUES EN CHEMIN DE FER

(Suite)

D'où peut venir ce goût que les Américains ont pour le grand nombre des petits plats? L'éparpillement, voilà une fantaisie! L'homme se reconnaît en toutes choses et ses moindres actes sont un reflet de sa personne entière. L'Américain, qui émette sa vie en maints endroits, qui ne s'arrête pour ainsi dire nulle part, qui touche à tout à la hâte, s'environne à table de petits mets lestement préparés, qu'il goûte plutôt qu'il ne mange, qu'il abandonne encore tout fumants pour se transporter ailleurs, impatient de précipiter l'œuvre de son existence voyageuse. Le plat, c'est l'image de l'homme. L'Anglais massif place devant lui un quartier de bœuf et le découpe méthodiquement en longues tranches symétriques; le Canadien, que le patriotisme d'avore, se complait devant une dinde rutilante ou un gigot de mouton farci; l'Américain veut au contraire sous ses yeux dix ou douze assiettes grandes comme le creux de la main, jetées pêle-mêle sur la table, et remplies de mets les moins sympathiques. Il n'a pas le temps d'avoir de l'ordre; le potage, les viandes, les hors-l'œuvre, le dessert, ce sont là autant de classifications, et il abomine les classifications; distinguer les aliments équivaut à distinguer les personnes, et l'homme de l'Ouest ne connaît ni l'un ni l'autre; tout cela lui paraît une fiction des sociétés assez établies pour avoir du temps à perdre, et il entame indifféremment son repas par le mets qui est le plus à sa portée.

Jadis—je ne sais jusqu'où cela remonte, mais il faut bien le croire, puis que c'est passé à l'état de tradition—jadis, on donnait, paraît-il, des repas sur le train même du Pacifique; dans ces temps primitifs, le voyageur avait le temps de manger, il le prenait à sa guise, il choisissait son heure et il pouvait apporter à son repas la distribution classique à laquelle nous sommes habitués; son estomac ne souffrait point de violences ni d'attaques à l'improviste; on lui laissait le droit de digérer, qui est un des droits de l'homme non inscrits dans les constitutions, mais aujourd'hui la route du Pacifique est trop peuplée; il s'est établi trop de villages et trop de stations pour que l'estomac ait pu conserver le premier de ses droits. Au restaurant du train on a substitué des restaurants placés de distance en distance, que ne peuvent plus saccager les Indiens, mais qui en revanche donnent une mort certaine à celui qui s'y arrête assidûment. On y arrive sans appétit, mais il faut manger et manger à la course, parce qu'on en aura ensuite pour six

ou sept heures à attendre, à moins qu'on ait apporté avec soi son panier de provisions.

Oh! le panier de provisions, parlons-en. Voilà encore une illusion! Je n'ai pas vu de voyageurs qui, après avoir développé et renveloppé pendant deux ou trois jours leurs petits paquets de gâteaux, de jambon, de langue salée ou de poulet froid, n'en eussent par-dessus les oreilles de ce trouble vulgaire qui ajoute encore à la monotonie du voyage. Descendre au restaurant, même pour en revenir avec des spasmes et des étouffements, cela crée du moins une diversion. Manger chaud est un besoin impérieux de la nature; voir la vapeur s'élever d'un plat, c'est sentir des vapeurs de soulagement monter du fond de l'âme; et quand on s'est bourré pendant quarante-huit heures de saucisson et de galettes, il est impossible d'y résister plus longtemps, et l'homme s'incline devant le rosbif qui fume. Juste ciel! quand je pense à ces restaurants meurtriers, j'éprouve encore des frémissements et des spasmes stomaciques. Vingt minutes seulement pour manger à contre-cœur et pas une minute pour prendre le plus léger exercice, et cela dure huit jours! Pour suppléer au besoin de mouvement, on engloutit à la hâte deux ou trois tasses de café et l'on monte dans le train pour entendre encore cet infernal bruit des chars roulant sur la voie, bruit que rien n'apaise, ni ne diminue ni n'arrête. Il n'y a pas de remède ni d'issue possible, il faut continuer sa route. On est brisé, énérvé au point que tout devient insupportable; la tête est en feu, l'estomac en colère; on sent mugir en soi une irritation qui s'augmente encore de son impuissance, qui grandit, grandit toujours à chaque pas qu'on fait sur cette implacable route dont le terme semble fuir sans cesse; alors, on regarde autour de soi, éperdu, effaré par les premières atteintes du découragement. On est captif, on est lié, il faut suivre le train. S'arrêter où? et pourquoi s'arrêter? Qu'y a-t-il autour de soi? La plaine s'étend sous le regard avide et l'on ne saurait y trouver nulle part un foyer où reposer sa fatigue et consoler son ennui. Tout vous est refusé et chaque pas que vous faites est un surcroît de souffrance; incessamment le désert apporte un ennui qui s'ajoute encore à l'ennui des premiers jours; l'abandon s'appesantit en quelque sorte autour de soi; il devient intense, inconsolable; on voudrait prier, demander grâce à la nature qui n'a plus pour soi ni spectacle, ni beauté ni attrait; on lève les yeux vers le ciel, il est muet, impassible comme la plaine; on cherche un regard qui réponde au sien, une âme où l'on devine quelque chagrin et qui, elle aussi, ait besoin de s'épancher; mais non, les hommes, comme l'espérance et comme le ciel, tout s'éloigne de soi; on enfonce de plus en plus dans le vide, et chaque effort qu'on fait pour en sortir y repousse davantage, comme lorsqu'on marche dans le sable mouvant. Oh! la vraie solitude, le véritable isolement, le prisonnier condamné au cachot ne le connaît pas; on est seul, vraiment seul lorsqu'on est au milieu d'hommes qui n'ont pour soi ni un regard, ni une pensée, ni une parole.

Où, pendant huit jours, je me suis traîné ainsi, au milieu d'un bruit sans relâche qui brisait ma tête sans lui laisser une heure de repos, pendant que des flots brûlants de souvenir l'enveloppaient comme une marée toujours montante? J'avais entendu dire qu'on s'habitue à cela... non non; au bout de deux jours parfois on s'imagine s'être fait tant bien que mal au vacarme et au mouvement des chars; mais vienne le quatrième ou le cinquième jour, on n'y peut déjà plus tenir, et lorsqu'arrive le terme du voyage, on n'y espère plus; l'état moral devient absolument comme l'état physique; on éprouve cet engourdissement qui suit la violence des grandes douleurs, dans lequel on croit trouver l'indifférence et le calme, tandis qu'il n'est que la préparation sourde à de nouveaux chagrins que le moindre incident, le plus léger inattendu ramènera encore plus violemment qu'autrefois. Non, on ne s'habitue pas à l'ennui, c'est l'ennui qui s'habitue à nous; alors qu'on recherche les plus petites consolations, on croit en trouver une dans l'œuvre du temps; on prend toutes les fictions du cœur malade; et toutes les espérances furtives pour des remèdes certains, mais le regret veille toujours et la cicatrice durcit, mais ne se ferme jamais.

Demandez au prisonnier de vingt ans s'il a oublié qu'il était libre; non, demandez lui plutôt si, de jour en jour, il ne sent pas et ne regrette pas davantage la liberté. Voyez dans leur cage la morne allée et venue des bêtes fauves, arrachées au désert, altérées d'horizon, avec leur grand œil ivre du souvenir du simoun, et qui dévorent tristement leur maigre provision d'espace; voyez le bâillement navrant de tous ces captifs; comme ils arpentent avec une monotonie infatigable ce plancher inflexible qui mure des pas autrefois sans bornes, qui plafonne le bond et qui encaisse des regards habitués au lever des étoiles. Ils ne vivent plus, ils meurent lentement. La vie n'est pas seulement le souffle, c'est le bonheur ou l'espérance qui l'anime; en dehors de cela il ne reste plus que la machine humaine, poussée par ses ressorts; une seule heure de joie entière contient plus de vie que dix ans passés à la poursuite d'un but qu'on ne s'est donné que par compensation.

Je crois l'avoir dit plus haut : pour aller de Chicago à Omaha, il faut une journée entière; on quitte Chicago à dix heures du matin et l'on arrive à Omaha le lendemain à la même heure; le trajet est de cinq cents milles exactement, ou cent soixante-dix lieues en chiffres ronds. Si l'on prend au départ un billet pour San Francisco, on le paie cent dix-huit dollars en greenbacks; de Montréal, le même billet coûte cent vingt-huit dollars en or. Cela ne comprend pas le lit dans le Pullman car, détail important à ajouter : le lit vous coûtera de Montréal à Chicago cinq dollars; de Chicago à Omaha trois; d'Omaha à Ogden huit, et de Ogden à San Francisco six. En tout vingt-deux dollars. Je ferai ici une remarque qui étounera peut-être; les Pullman du Grand-Tronc, que l'on suit de Montréal à Detroit, sont les meilleurs et les plus confortables de tout le trajet jusqu'à San Francisco. Comment le Grand-Tronc, qui est la plus atroce voie ferrée qui existe, si l'on en excepte le chemin Gosford, peut-il avoir une pareille distraction, c'est ce que je laisse à deviner. Dans les Pullmans du Grand-Tronc, outre que le voyageur est bien installé, il sent qu'il s'adresse à un domestique quand il parle au nègre qui fait son lit et qui frotte ses chaussures; à mesure qu'on avance dans l'Ouest, la démarcation diminue de plus en plus, et, enfin, lorsqu'on arrive à Ogden, le nègre n'est pas seulement votre égal, il est tellement au-dessus de vous que vous avez envie de l'aider à sa toilette et de lui présenter toutes vos lettres de recommandation pour qu'il vous regarde d'un bon œil. Remarquez toutefois qu'il fera son service exactement et rigoureusement, parce qu'il est payé pour cela, mais il ne s'en rappellera pas moins qu'il fut autrefois esclave, qu'il appartient aujourd'hui à la grande caste des libérés, et qu'il faut venger sur les blancs toutes les humiliations, les dédains et l'abjection qu'il a eu à subir.

Rien n'égale l'arrogance de l'esclave devenu subitement